

Haut les masques

Louis Arène et Lionel Lingelser Avec sa compagnie, le Munstrum Théâtre, récompensée de deux molières, le duo attire un public jeune et enthousiaste.



C'est sûr, ça va déborder. Comment faire rentrer dans le cadre d'une seule page (7100 signes TTC) la cruauté, la joie, les boyaux en papier crépon et la tragédie? Le tout au carré, puisqu'ils sont deux à l'origine de ce beau bordel: Louis Arène et Lionel Lingelser. Leur compagnie, le Munstrum Théâtre, draine un public jeune et enflammé dans les salles. Un théâtre très physique, chorégraphié, un théâtre de masques aux images puissantes, malaisant et burlesque, où des créatures chauves aux visages blêmes et aux yeux écarquillés tentent de tracer leur pauvre voie malgré tout, dans un futur postapocalyptique (à moins que ça ne soit un passé?), univers sombre tout à coup foudroyé par un éclair farcesque et un grand éclat de rire (à moins que ça ne soit un cri?). Un théâtre qui tient de la commedia dell'arte, de Beckett et de David Lynch. Mais pour l'heure, le grand combat de Lionel Lingelser tient plutôt à faire fonctionner la machine à café cassée, coinçant une petite cuillère dans le clapet du porte filtre. Leur appartement, haut perché aux marges du XIX^e arrondissement de Paris, est lumineux. Louis Arène est enfoncé dans le canapé, corps concentré. Lionel Lingelser va et vient, s'assure tous les quarts d'heure qu'on n'a pas soif, ni chaud. Ils sont doux, précis, cadrés. On ne fait pas ren-

trer un tel carnaval sur scène sans orchestrer une mécanique scrupuleuse.

C'était son anniversaire la veille, Lionel Lingelser offre des meringues. Face à ces meringues parsemées de petites choses colorées dont on peine un peu à définir la nature, on repense à la gourmandise qu'on a ressentie, quelques semaines plus tôt, dans l'immense atelier de costumes improvisé dans le hall du théâtre de Châteauevalon (Toulon) qui accueillait le Munstrum en résidence pour leur nouvelle création,

Makbeth. Il y en avait partout: une chambre à air pour une superbe coiffe élisabéthaine, une tente Quechua pour une crinoline, des combinaisons de ski pour redoubler les corps, chaires artificielles pour ajouter aux chaires humaines.

Ils pensent ensemble les spectacles, jouent tous les deux, mais Louis Arène assure aussi la mise en scène. A eux deux, ils sont le Janus du Munstrum, à qui la double face permettait, dit-on, de voir en même temps devant et derrière lui.

Devant: leurs spectacles parlent de l'avenir incertain, de l'effroi qui peut saisir. Dans *Zypher Z*, des animaux brutaux dominaient les humains. Et s'ils ont choisi Shakespeare cette fois, c'est pour la scène des sorcières, métamorphosées ici en goulpes pétroleuses avalant le tyran grimaçant. «Nos univers dystopiques se confrontent à l'effondrement, aux tentations autori-

taires, mais jamais dans une approche mortifère, dit Louis Arène. La joie, la folie, c'est notre fuel. Tout le combat du Munstrum, c'est cette vitalité qui risque de nous être confisquée.» 40^e sous zéro de Copi (récompensé par deux molières, dont celui de meilleur spectacle du théâtre public) se finissait en transe. Laurence de Magalhaes, ex-directrice du Monfort aujourd'hui au Rond-Point, qui les accompagne depuis leurs débuts: «C'est la première fois que je voyais des hordes de lycéens et d'étudiants arriver dès 18 heures au théâtre avec leurs sandwiches. Leurs pièces peuvent être sombres mais elles claquent: c'est pas grave, on y va, on fonce.»

Derrière: ils ont puisé dans la longue tradition du masque un outil dont l'étrangeté immobile donne sève à leurs spectacles. Ils citent Kantor, Meyerhold ou Ariane Mnouchkine. C'est Louis Arène qui les sculpte dans une résine dont on fait les prothèses orthopédiques. «Je m'évertue à ce que mes masques soient les plus neutres possible, si ce n'est cette expression effarée, inquiète.» Ils ont découvert la technique du masque au Conservatoire où ils sont entrés à un an d'écart. Quatre heures par semaine, vêtus de noir et sans un mot. «Jouer avec un masque demande beaucoup d'humilité. Mais une fois le cadre intégré, il permet d'aller très loin dans l'excès, dit Louis Arène. Le masque, c'est une vie augmentée.»

Le Munstrum est né dans la cuisine de la grand-mère alsacienne de Lionel. «Je lui ai demandé comment on disait "monstre" en alsacien. Je n'ai pas bien compris sa réponse, mais j'ai retenu "munstrum"!» Dans son spectacle solo les Possédés d'Ilffurth, Lionel Lingelser a tombé le masque et a raconté son enfance, la messe, le grand-père

8 mars 1984 Naissance de Lionel Lingelser à Ilffurth (Haut-Rhin).

6 juin 1985 Naissance de Louis Arène à Paris.

2024 Deux molières pour leur spectacle 40^e sous zéro, de Copi.

2025 Création de *Makbeth*, en tournée dans toute la France.

qui trimbalait sa «poche à merde» et vivait dans une maison où un siècle plus tôt on avait exorcisé deux enfants possédés par le diable. «La religion m'a marqué, j'en ai fait des cauchemars, je voulais être le Christ, je garde l'énergie de ces mises en scène de la crucifixion dans les églises de mon village.» Les entraînements de basket chaque jour, les violences sexuelles par un garçon de son équipe. La mère adorée, esthéticienne, puis naturopathe, le père kiné qu'il entend dire à celle-ci à propos de sa joie, enfant, à se travestir: «Ça vient de ton côté, chez nous, y'en a pas des comme ça.» Il découvre le théâtre dans les clubs de vacances et au collège. Sa mère le pousse à quitter Wittenheim et à s'inscrire au Cours Florent.

Pendant ce temps Louis Arène pousse à Paris près du Père-Lachaise, fils d'architectes passionnés, qu'il voyait surtout à travers la vitre du puits de lumière du salon donnant sur leur bureau au sous-sol. Au lycée Claude-Monet, il suit les cours de théâtre d'Emmanuel Demarcy-Mota et rencontre Judith Chemla, restée sa grande amie. «Je me souviens de Louis dans un Shakespeare, il irradiait comme un ange. Il dessinait beaucoup, il avait déjà ce don pour sculpter le réel, son propre corps et celui des autres.» Louis Arène découvre Bacon qui le bouleverse. On pense à ce que dit Chemla de ses spectacles: «Ce qui frappe, c'est la liberté qu'ont les corps de se désidentifier, d'oublier leur propre forme, leur visage. Avec eux, on expectore tous les monstres en les mettant sur scène.» Après le Conservatoire, il entre à la Comédie-Française, la quitte quatre ans plus tard.

Quand l'un des acteurs de la troupe décline derrière son masque, ils crient: «Grands les yeux!» Ce cri d'alerte et de ralliement redonne des forces lors des longues répétitions qui s'étièrent sur des journées, sur des années. «Ils se mettent dans un état d'épuisement dingue, témoigne Lucas Samain qui a adapté Macbeth. Il faut les voir entre deux scènes s'extirper d'un costume, se débarrasser du faux sang et enfiler une seconde peau avant d'y retourner.» Pourtant, quand depuis l'obscurité de la salle, Louis Arène reprend une scène qui ne lui convient pas, il dit: «Si je peux me permettre les amis...» «Ils sont la preuve qu'au théâtre ou au cinéma, on peut chercher des choses au-delà de la zone de confort, aller très loin, sans accepter les humiliations, sans blesser l'autre», appuie Chemla.

Mais voilà l'horizon de la page qui pointe, et ça déborde, ça déborde. Comment caser Kafka, la saison 3 de *Twin Peaks*, le queer, les soirées techno, l'admiration de l'un pour Alma Dufour et Marine Tondelier, le yoga avant chaque répétition, Philippe K. Dick et les Monty Python? ▶

Par **SONYA FAURE**
Photo **FABRICE ROBIN**